

## LE CROS LOT!

—Paturon ! en voilà un fier égoïste !

—Oh ! oui !

Ainsi parlaient d'un de leurs camarades, deux employés d'une maison de commission du faubourg Poissonnière.

Celui à qui s'appliquait cette qualification ne la méritait pas, après tout, beaucoup plus qu'un autre ; c'était un vieux garçon, employé aux écritures dans la maison ; il avait traversé des moments difficiles, vivait tout juste de sa place, et regardait à dépenser quelques sous. Il n'était guère plus tendre pour lui que pour les autres, cherchait l'économie en toute chose, et, logé à un cinquième étage, ne se permettait d'autre distraction que sa promenade du soir sur le boulevard des Filles-du-Calvaire.

Il avait quelques parents en province ; mais, c'étaient des cultivateurs encore plus pauvres que lui. Il n'en pouvait rien attendre, pas plus qu'il n'était à même de leur être utile. Il avait été le parrain d'un des enfants, qui lui écrivait au jour de l'an, puis à sa fête, et c'est tout.

Un soir d'été, Paturon, en faisant sa promenade ordinaire, s'arrêta, devant une affiche aux couleurs étincelantes, qui représentait une dame peu vêtue, le pied sur une roue, un bandeau sur les yeux, une corne d'abondance à la main. C'est ainsi que de tout temps on a dépeint la fortune, et ce n'est que sous cette forme allégorique que Paturon, jusqu'alors, avait fait connaissance avec elle.

De la corne d'abondance, s'échappaient des pièces d'or et des billets de banque. En haut de l'affiche était écrit en gros caractères : *Loterie autorisée.*

Pendant que notre homme contemplait l'affiche d'un œil distrait, un crieur passa à côté de lui, offrant en vente les derniers billets de la *Loterie continentale*, dont le tirage avait lieu le lendemain, Paturon, sans bien s'expliquer pourquoi, céda à une fantaisie soudaine et, appelant le crieur, il lui acheta un billet.

La chose ne fut pas plus tôt faite qu'il eut quelque regret d'avoir échangé une pièce de vingt sous contre ce morceau de papier. Mais il n'y avait pas à y revenir : Autant de perdu ! se disait-il, en rentrant chez lui assez mécontent de lui-même.

Aussi, peu confiant dans le hasard, il ne pensait presque plus à son billet, lorsque en rentrant de son travail, le lendemain, il entendit deux hommes causer avec animation :

—C'est-il assez de déveine, disait l'un d'eux, j'ai le numéro 4,375 et c'est le 4,376 qui a gagné.

4,376 ! Paturon avait vu ce chiffre-là ailleurs que dans les comptes de son patron. Il prit son billet dans sa poche : oui ! c'était bien le No 4,376.

—La liste des numéros gagnants de la *Loterie continentale* ! criait à côté de lui une voix enrôlée. Il acheta la liste. Encore deux sous de dépenses ! Mais, n'importe ! c'était bien son numéro ! il avait gagné le gros lot ! 100,000 francs !

Il s'essuya le front, il avait chaud. D'autres auraient cédé à quelque accès de folle joie, mais ce n'était pas une nature expansive, il rentra chez lui et s'enferma à double tour, ce qu'il ne faisait jamais, n'ayant pas grand-peur des voleurs, pour de trop bonnes raisons.

Et alors, dans cet esprit troublé, il se fit un travail bizarre. Au lieu des avantages de la fortune, ce furent ses inconvénients qui lui apparurent tout d'abord.

Il était riche ! Quand on le saurait, c'est à qui lui demanderait quelque chose ! Ses parents de province qu'il connaissait à peine feraient appel à sa générosité. Il faudrait donner un gros cadeau à son filleul. Et les employés du magasin, il faudrait fêter avec eux cette chance imprévue ! Et des demandes de secours allaient pleuvoir de tous les côtés. Dame ! quand on est des heureux de ce monde, et que, sans travail ni peine, on a gagné une fortune !

Il ne dormit presque pas de la nuit, mais, le lendemain matin, son parti était pris. Il alla à son magasin dire qu'il était malade, et, rien qu'à voir sa figure bouleversée, on le crut aisément. De là, il se rendit dans une étude de notaire où il connaissait un des clerks, à côté de qui il avait quelquefois diné dans un bouillon Duval, les jours où il faisait des folies. Il commença par se renseigner auprès de lui pour savoir si les clerks étaient tenus à la même discrétion professionnelle que leur patron, puis il le mit dans la confidence, lui demandant, s'il était possible d'arriver à toucher son lot sans se faire connaître et sans que personne en pût rien savoir.

Le clerk, qui avait la prétention d'être observateur et qui, à ses moments perdus, écrivait des romans de mœurs modernes, entrevit une étude de caractère à faire sur le vif et se prêta d'autant plus volontiers aux désirs de Paturon.

On convint de tout, et, quelques jours à peine s'étaient écoulés, que le notaire avait reçu le gros lot, avait acheté un titre de rentes au porteur, et, en outre, avait remis à l'heureux gagnant quelques centaines de francs qui lui restaient, tous frais payés.

C'était à merveille, et notre homme, très content de son idée, s'appropriait à ne rien changer à ses habitudes et se réservait de réfléchir mûrement à l'emploi qu'il ferait de ses revenus.

Ce qu'il ignorait, c'est que le clerk de notaire avait eu, de son côté, une idée assez singulière : se servant d'une petite presse qui était à l'étude, il avait composé quelques lignes et en avait tiré un seul et unique exemplaire sur un petit carré de papier rose.

Le lendemain, il était sur le boulevard, à l'heure où Paturon faisait sa promenade ordinaire, et, si on l'avait observé, on l'aurait vu causer avec un distributeur de prospectus, lui donner la pièce et lui remettre en même temps le papier rose, en lui désignant un passant auquel il devait l'offrir.

Tout cela se fit le plus naturellement du monde. Paturon prit machinement le papier, sans même le lire tout de suite, qui sait s'il n'allait pas le jeter au vent, quand, l'ayant regardé, il devint tout pâle et s'arrêta, s'appuyant à un arbre et relisant de nouveau.

Il n'y avait pas à s'y tromper, voici ce qui était imprimé sur ce papier que l'on distribuait ainsi à tout venant :

On lit dans le *Petit Journal* :

Le meilleur binocle est le binocle de la Fortune fabriqué par Durant. C'est le seul que porte M. Paturon, employé de commerce, demeurant rue Pont-aux-Choux, 17, qui vient de gagner le gros lot de la *Loterie continentale* (100,000 fr.) Cette fois, on ne dira pas que la fortune est aveugle.

Qui avait pu le trahir ainsi ! qui avait pu déjouer toutes ses précautions !

Et maintenant tout le monde était au courant ! Il lui semblait que les passants se retournaient pour le regarder. Il baissa la tête en apercevant un monsieur qui lisait le *Petit Journal* et il frémit en pensant qu'avec son tirage de 950,000 exemplaires, cela faisait trois millions de lecteurs qui, à cette heure, étaient dans le secret ! Sans compter ceux qui avaient lu le prospectus. Enfin, le mal était fait, tout cela était irrémédiable ! Paturon était l'homme des promptes déterminations, comme tous ceux qui obéissent à une idée fixe. Il courut à son domicile, paya un terme d'avance, et dit à son concierge ébahi qu'une affaire urgente le forçait à quitter Paris.

—Mais, monsieur, lui dit le concierge, donnez moi au moins votre adresse ! s'il venait une lettre pour vous.

—Vous me l'enverrez poste restante.

—Où ça ?

—A Quimper-Corentin, répondit-il au hasard, et il partit.

Une heure après, il était en chemin de fer. Il descendait à Orléans et, comme en somme tout est facile quand on a un peu d'argent dans sa poche, la semaine ne s'était pas écoulée qu'il était locataire d'une petite maisonnette à une heure de chemin de la ville.

Naturellement il s'était bien gardé de louer sous son nom. Ce nom qu'une publicité effrénée avait dû rendre célèbre. Il était devenu M. Durant.

Une paysanne lui faisait son ménage et prenait soin du jardinet. Il vivait à peu de frais, il était son maître. Lui qui, dans son existence au jour le jour, n'avait jamais osé rêver la fortune, il la possédait, et personne ne le troublait en rien. Il était seul ! tranquille ! Après tout cet argent était bien à lui ! n'était-il pas libre d'agir à sa guise ?

Ce repos était tellement complet, qu'au bout de six semaines il sembla à Paturon qu'il jouissait moins de sa quiétude. Ce n'était pas de l'ennui assurément, tout au plus l'habitude qui, peu à peu, fait trouver tout naturel le bien-être qu'on a si longtemps désiré.

Enfin, il y avait quelque chose. Quoi ? c'était assez difficile à dire, mais cela se sentait. Sur ces entrefaites, la femme de ménage, la vieille Louison, lui dit un jour que, le lendemain, elle viendrait plus tard. Un de ses voisins, un pauvre diable venait de mourir, il fallait l'enterrer et donner un petit coup de main à la veuve qui restait seule avec quatre enfants.

Cela avait été dit simplement et sans même qu'il vînt à la pensée de Louison que son maître aurait pu soulager un peu cette détresse. Paturon en fut presque surpris. On ne lui demandait rien ! et on faisait bien ! car ça ne le regardait pas ! S'il fallait venir en aide à tous ceux qui sont dans le besoin ! On n'en finirait pas. Mais enfin il ne put s'empêcher d'y penser. Puisqu'on ne lui demandait rien, il résolut de donner quelque chose, et, le lendemain, il remit à la paysanne éblouie une pièce de vingt francs pour ses pauvres voisins.

Ce jour là, il lui sembla qu'il était de meilleure humeur. Il songea à ses parents, des gens de la campagne aussi. Ils avaient dû lire le *Petit Journal*. Qu'avaient-ils pensé de son opulence ? Il se souvint alors de Quimper-Corentin, où il avait dit qu'on lui envoyât ses lettres. Il écrivit au directeur du bureau de poste et s'attendit à recevoir toute une correspondance de solliciteurs et de quémandeurs de toute sorte ! Tout cela flambeait dans l'âtre, et il n'en serait plus question.

A sa grande surprise, on ne lui renvoya qu'une seule lettre. Son filleul, comme d'ordinaire, lui avait écrit pour sa fête.

Et avec cela pas une demande, pas une allusion au gros lot ! Rien qui ressemblât à une requête, même indirecte ! Pas un des camarades du magasin n'avait pensé à lui. C'était singulier.

Eh bien ! puisque sa famille ne demandait rien non plus, il résolut de nouveau de donner quelque chose. Cela devenait son refrain ! Il envoya une petite somme par lettre chargée, en cherchant toutes sortes de raisons pour expliquer cette libéralité, qui s'expliquait pourtant bien d'elle-même, et, bravement, il donna son adresse.

Deux jours après, il reçut la réponse. C'est drôle, cela lui fit plaisir de voir arriver la lettre. Décidément il avait vécu trop isolé, et ce fut bien autre chose quand il lut l'expression bien naïve et bien touchante de la plus vive reconnaissance. Son envoi avait fait tant de bien ! et ces gens qui ne se plaignaient pas en avaient tant besoin !

Il fut tout surpris de se sentir ému, et de découvrir qu'il n'était pas désagréable de rendre service. Après tout, ce n'était pas sa faute s'il avait mis tant de temps à s'en apercevoir ! C'était la première fois de sa vie qu'il lui était possible de faire des largesses.

A partir de ce moment, la promenade habituelle qu'il faisait le long du petit bois lui parut moins agréable. Est-ce que le boulevard n'était pas plus gai ! Une fois lancé dans cet ordre d'idées, il n'y tint plus et, un beau matin, il partit pour Paris, bien décidé à affronter le choc et éprouver l'effet que produirait dans la capitale le retour de l'heureux gagnant du gros lot de la *Loterie continentale*.

On lui demanda des nouvelles de sa santé, et ce fut tout ! C'était trop fort ! Ah ça ! ces gens-là n'avaient donc pas lu le *Petit Journal*, et, en allant voir le clerk de notaire, son confident, il ne put s'empêcher de lui témoigner son étonnement.

—Que voulez-vous, lui dit l'autre, c'est la chose du monde la plus simple à Paris ; ces événements-là arrivent si souvent ! et sans parler des loteries, il lui énuméra toutes les obligations qui, à chaque trimestre, faisaient gagner de gros lots.

—Eh bien, moi ! je ne trouve pas cela si simple que vous voulez bien le dire. Comment ! je n'avais pas le sou ! Et maintenant j'ai de quoi vivre, et je peux être utile aux autres, et je peux faire du bien à de braves gens qui n'ont pas eu le même bonheur que moi, et qui peut-être le méritaient davantage ! Mais c'est merveilleux ! C'est-à-dire que si ça n'avait pas été mis dans les journaux, je l'y ferais mettre.

—Eh bien ! mon brave Paturon, vous pouvez vous passer cette fantaisie, car, excepté mon patron et moi, personne n'a su que vous avez gagné le gros lot !

—Allons donc ! Vous voulez rire ! Et ce papier ! Voyez ! dit-il en tirant de son portefeuille le prospectus rose qu'on lui avait distribué sur le boulevard.

—Ce papier est l'unique exemplaire qui ait été imprimé répondit le clerk de notaire en expliquant à Paturon stupéfait la plaisanterie qu'il s'était permise. J'avais bien pensé que vous aviez le cœur moins dur que vous ne vouliez vous le persuader à vous-même, et vous voilà au point où je comptais vous voir ! m'en voulez-vous ?

—Pas du tout !

Depuis ce temps, Paturon a vécu comme tout le monde. Il a casé son filleul, il a un petit logement à Paris et va passer l'été à la campagne dans sa maisonnette. Il lui est arrivé parfois de reprendre un billet de loterie, mais il n'a plus jamais gagné le gros lot.

CH. NUITTER.

FIRE-WATER PROOF



PAINT

NE LISEZ PAS CECI !

PEINTURE CAOUTCHOUC

Couleurs Rouge et Brun - \$ 1.10  
Cerise et Jaune foncé - - - 1.25  
Toute autre nuance pale - - 2.00  
Vert à persiennes - - - - 4.00

par gallon.

Après 15 années d'observations spéciales il a été prouvé que la peinture caoutchouc reste inaltérable.

Ces peintures couvriront une superficie de 500 à 600 pieds par gallon sur le bois blanchi. Ces peintures sont garanties et si elles ne sont pas telles que nous les représentons nous remettrons l'argent et rembourserons les frais encourus.

A. A. WILSON & Cie  
219 et 221, rue St-Paul, Montréal.

LOTTERIE NATIONALE

Les tirages mensuels ont lieu le troisième mercredi de chaque mois.

La valeur des prix qui seront tirés le

Mercredi, 17 Aout 1887

— SERA DE —

\$60,000.00

COUT DU BILLET

Première Série - - - \$1.00

Deuxième Série . . . 25 cts

Demandez le catalogue des prix

Le Secrétaire,  
S. E. LEFEBVRE,  
19, RUE SAINT-JACQUES, MONTREAL

Sous presse—Sera prêt dans une quinzaine de jours.

PAUL ET BERNARDINE  
ROMAN CANADIEN

Par J. FERD. MORISSETTE.

Un Volume de 250 Pages environ, - Prix 25 Cents.

Adressez toute commande à

IMPRIMERIE GÉNÉRALE,

45, PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.

Boîte 880 B.P.